

Quelle que soit la solution, il faut en trouver une : ne pas le faire conduit inéluctablement à la généralisation de la voie hybride. Je n'avais pas pensé à Terminator, chapeau l'artiste ! Le problème est donc,

on le constate, un peu plus compliqué que ne le laissent imaginer les références toujours recommencées au geste auguste du semeur, tristement révolu peut-être, mais révolu.

## La question de la pérennité des valeurs liées au vivant

CLAUDINE FRIEDBERG

Les précisions apportées par M-A. Hermitte sont certes utiles à la compréhension du problème de la reproduction des semences des plantes autogames (c'est-à-dire essentiellement des céréales qui sont la base de la nourriture d'une grande partie de la population mondiale, à l'exception du maïs) et que ni elle ni moi n'avions eu la place de développer dans nos textes.

Mais elle ne répond pas sur ce qui constitue le fond de mon propos : tenter de s'extraire de la logique de l'idéologie économique qui actuellement mène le monde. Elle reste dans sa position de juriste spécialisée dans le droit de la concurrence et dans sa conviction que le droit est là pour résoudre tous les conflits, ce que je contestais à la fin de mon texte en suggérant que « le juridique n'est qu'une ruse de l'économique car il n'est qu'un palliatif du dysfonctionnement social ». Le malentendu reste donc entier.

Ainsi M-A. Hermitte cible sa réponse sur les agriculteurs des pays industrialisés qui constituent, à ses yeux, un cas particulier. Or un de mes objectifs, j'espère que les lecteurs l'auront compris, était de montrer que les débats à propos des droits de propriété intellectuelle sur les savoirs et savoir-faire liés à l'environnement naturel ne concernent pas seulement les petites populations plus ou moins isolées auxquelles s'intéressent traditionnellement les anthropologues, mais aussi la masse des populations vivant de l'agriculture aussi bien dans les PVD que dans les contrées développées. Loin de moi toute référence au « geste auguste du semeur » comme me le reproche M-A. Hermitte, mais j'invoquais, entre autres, les rapports que ces praticiens de la nature continuent à entretenir avec ce qu'elle appelle le « système biologique ».

Il ne s'agit pas là d'une question de propriété sur des « substances » mais de « relations » entre êtres vivants.

C'est cela que je tentais d'évoquer dans les phrases incriminées par M-A. Hermitte. Et ce n'est pas l'actua-

lité de l'été dernier et la façon dont les médias s'en sont fait l'écho qui me démentiront. La prise de conscience par les producteurs des matières premières de notre alimentation que ce qu'ils offrent ne répond plus aux besoins de leurs concitoyens et qu'ils ne sont plus que les exécutants de stratégies commerciales élaborées par d'autres, a un effet destructeur sur l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Mais de toutes façons, celle-ci ne correspondait plus depuis longtemps à l'iconographie de la paysannerie traditionnelle immortalisée par Jean-François Millet. En effet, il leur devient de plus en plus difficile de se situer, coincés d'un côté par les firmes agro-chimiques qui leur fournissent tous les intrants y compris les semences (dans les profits desquelles l'activité semencière ne joue d'ailleurs qu'un rôle mineur) et de l'autre la grande distribution qui impose ses prix.

Ce « système biologique » dont parle M-A. Hermitte, c'est aussi le nôtre, celui de l'homme. Toute société, qu'elle appartienne ou non à un pays industrialisé, se fait une certaine idée des mécanismes vitaux, de la transmission de la vie, de la reproduction des êtres, de leur naissance et de leur mort. Même dans les sociétés les plus atteintes par la modernité, dans les pratiques quotidiennes, la coupure nature/culture n'a jamais été totale. Or depuis le néolithique, n'en déplaise à M-A. Hermitte, dans les sociétés agricoles, la production et la transmission des semences étaient intégrées à la vie sociale et l'ingestion des aliments continue de participer d'une certaine conception du monde.

Les études des anthropologues témoignent de ces aspects des relations que les sociétés entretiennent avec le vivant, même si le travail d'analyse n'est pas toujours suffisant pour suivre leur évolution jusque dans l'actualité.

Cependant il faut retenir comme un signe que ce sont les producteurs qui aient pris la tête de la révolte contre la « mal bouffe ».

---

CLAUDINE FRIEDBERG  
Aponat, UMR 8575,  
MNHN, CNRS,  
57, rue Cuvier,  
75231 Paris cedex 05,  
France

---